En attendant un renouvellement

21 artistes du LAC exposent au «Konschthaus Beim Engel»

Entre les lacets des salles et des étages de cette galerie peu commune qu'est le «Konschthaus Beim Engel», se distribuent quelque 62 oeuvres, soit trois oeuvres pour chacun des 21 exposants, à l'exception de Clare Leytem qui propose son duo «Moo!» ou la coquine figuration d'une vachette nimbée, poétiquement, d'ocre *(jusqu'au 2 juin)*.

Certaines oeuvres sont des «reprises» et, sans discuter de leurs qualités (déjà établies), il y a lieu d'attendre un renouvellement ou une évolution. Il y a Joséane Hoffmann – et la douceur mystique de sa «Danse de l'Espace» –, il y a Marcel Schwaller – et la fougue ocrée d'une nudité abstraite –, il y a Jean Fetz – et ses «Détails-Journée intime», naïfs, colorés, qui concernent la psyché.

La tendance est à l'abstraction. Celle générée par une peinture gestuelle vive, en tourbillons, en ondes et en signes où bouillonne la couleur, comme chez John Malget, chez Christiane Schmit (ses vagues nébuleuses en tons caramélisés sur fond boisé), chez Josiane Wickler qui s'écarte, ici, du soin mystique pour le travail vertical à empâtements vifs sur fond saumon. Il y a les recherches de contrastes de couleurs au service des jeux de géométries (Théo Adam) ou d'un mouvement de fuite (Germaine Wilmes).

Et puis, il y a les petits formats et les boîtes. Les boîtes, c'est Germaine Müller avec des matériaux, des tons qui parlent de «traces» – j'aime assez la grisaille et les

La peinture vive de John Malget

gruaux du «Segno del tempo». Les petits formats sont le territoire d'intéressants collages, avec Kauser Arif et Serge Koch. Je soulignerais la finesse de la série «Mystique» de Josée Olinger-Proth utilisant la réplique miniature d'un horaire de train, d'une cote de bourse et d'une table de prières. Pour la figuration il y a les anémones de Monique Streff-Ferres – éclatantes, il faut le dire –, les nus de Jean Mandy, le charmant pointillisme paysager de Jean-Louis Bailly et, en grands formats, avec luisance et percée de fantastique, il y a Jules Besch dont «Hafenmelodie» ou la féerie d'un bateau fantomatique. Sinon, rien de nouveau «sous le soleil».

Zofia Urbanska, cette fois, signe des papiers monochromes; Yvonne Simon reste fidèle à ses silhouettes féminines, oblongues, blanches, détachées sur fond rouge; l'expressionnisme de Valentino Gamarda sculpte des portraits douloureux. Il y a, peut-être, une «nouveauté»: dans le sens d'une explosion joyeuse, c'est la pâte épaisse et les éléments de bois peints des compositions résolument ludiques de Gil Arend, avec «La nappe» et «La toupie».

Au «Konschthaus Beim Engel», le LAC est déjà un répertoire.

Marie-Anne Logé